

EXTÉRIEUR.

BRESIL.

Rio-Janeiro, le 14 mars.

Le nouveau ministère brésilien est composé des membres suivans : don Fernando de Portugal, ministre des finances ; don Juan d'Amerida, ministre de l'intérieur ; don Rodrigo de Souza - Coutinho, ministre de la guerre et des affaires étrangères ; le vicomte d'Anadia, ministre de la marine ; le marquis de Bellas, ministre de la justice.

M. d'Aranjo a donné sa démission de secrétaire d'état ; mais il reste membre du conseil-privé.

A son arrivée au Brésil, le prince-régent a créé un nouvel Ordre ; le commodore Moore, le capitaine Walker et d'autres officiers anglais en ont été décorés.

Le 11 mars, le secrétaire d'ambassade anglais, M. Hill, est arrivé ici à bord de la frégate la *Surveillante*. Il semble que cette frégate ait été choisie exprès, afin que le nom qu'elle porte nous annonçât que nous serions désormais sous la surveillance amicale des Anglais.

(Journal de l'Empire.)

ROYAUME D'ITALIE.

Milan, le 1^{er} juin.

Samedi dernier LL. AA. II. le prince vice-roi et la vice-reine, accompagnés de S. Exc. M. le duc de Lodi et de divers autres personnages de la maison royale, ont honoré de leur visite les manufactures royales della Fontana. Elles ont témoigné au directeur propriétaire, M. F. Manfredini, toute leur satisfaction du nombre et de la beauté des machines, de l'ordre et de la perfection des travaux. Elles ont daigné examiner dans leurs détails toutes les branches d'industrie que renferme cet établissement, mais elles ont porté particulièrement leur attention sur la fusion et la dorure des bronzes, sur toutes les diverses parties de fabrication de la bijouterie, sur les travaux déjà très-avancés de la nouvelle machine à battre monnaie, adoptée pour les monnaies du royaume, et qui doit simplifier les procédés connus jusqu'à ce jour. Les manufactures royales de la Fontana, fondées et accrues en si peu de tems par l'effet de la protection du gouvernement, prouvent ce qu'on doit attendre de ses soins paternels et éclairés pour la prospérité de cette branche d'industrie et d'art dans tout le reste du royaume.

(Journal du Commerce.)

Du 3 juin.

Le ministre des finances est parti de cette ville pour se rendre dans les trois nouveaux départemens qui viennent d'être réunis au royaume d'Italie.

— On écrit d'Udine qu'il vient d'être découvert à Osopo, dans le Frioul, plusieurs monnaies antiques qui, au rapport de M. Siauve, commissaire de guerre à Udine, et savant antiquaire, paraissent avoir appartenu à la colonie gauloise dont parle Tite-Live, laquelle vint s'établir, l'an 267 de Rome, près du lieu où a été ensuite bâtie la ville d'Aquilee.

(Journal de l'Empire.)

B A D E.

Carlsruhe, le 4 juin.

Les sectaires connus sous le nom de *séparatistes*, et qu'on a tolérés jusqu'ici dans le bailliage de Breiten, se permettant toujours des discours contraires au gouvernement, et manquant au respect qui est dû aux magistrats et aux ministres du culte, il leur a été signifié que, s'ils ne changent pas de conduite, ils seront expulsés, dans le délai d'une année, de tous les Etats du grand-duché.

(Publiciste.)

S U I S S E.

Bdle, le 1^{er} juin.

Le prix des marchandises coloniales augmente dans une progression inconcevable. Ce n'est pas le manque de marchandises, mais ce sont les spéculations des agioteurs qui occasionnent cette hausse prodigieuse ; car nous avons encore des provisions considérables. Il se fait tous les jours

de grandes affaires. Plusieurs négocians, et surtout des capitalistes qui sont étrangers à tout commerce, ont fait leur fortune dans ces derniers mois. Cette grande activité est encore alimentée par les nouvelles politiques fort hasardees que l'on reçoit de plusieurs villes de commerce, et qui ordinairement démenties le lendemain, n'en exercent pas moins une influence sensible sur le prix des marchandises.

(Journal de l'Empire.)

A N G L E T E R R E.

Londres, le 23 mai.

M. Roscoe, qui s'est rendu célèbre par sa *Vie de Laurent-le-Magnifique*, et plus récemment encore par celle de *Léon X*, vient de publier une brochure sur les causes, l'objet et les conséquences de la guerre actuelle. Cette nouvelle production lui a valu des attaques très-vives de la part des journaux ministériels. Le tort qu'ils reprochent à M. Roscoe est d'avoir peint trop naïvement les extrêmes dangers de la guerre que le ministère britannique poursuit avec tant d'obstination, et d'avoir prouvé que la chance la plus favorable qu'on en puisse espérer, ne procurera aux Anglais que le simple honneur de s'être défendus avec succès.

L'expédition de l'année dernière contre le Danemarck est toujours l'objet de l'indignation de la partie saine de la nation anglaise. On sait que la motion a été faite plusieurs fois dans le parlement de ne regarder la flotte danoise que comme un dépôt, et de se maintenir toujours en état de la restituer en faisant la paix avec cette puissance. Les motions, à la vérité, ont toujours été rejetées ; mais le gouvernement vient de prouver qu'elles lui ont inspiré quelque honte du brigandage inouï dont il s'est rendu coupable. Avant de mettre en activité pour son service les vaisseaux danois, il en a changé les noms, comme s'il avait cru pouvoir effacer par là les traces de cette acquisition criminelle. Il est même à remarquer que les noms danois de quelques frégates et corvettes ont été échangés non contre des noms anglais, mais contre des noms français, *l'Espion*, *la Raison*, *l'Utile*, *la Déterminée* ; le ministère britannique ne se serait-il pas aperçu que, par cette conduite singulière, il établit lui-même une distinction tranchante entre sa guerre contre la France et ses pillages en Danemarck ? Qu'il regarde les prises qu'il fait aux Français comme légitimes, mais qu'il convient avec toute l'Europe que l'enlèvement de la flotte de Copenhague ne l'est pas ?

I N T E R I E U R.

Paris, le 11 juin.

Le 13 mars, à 9 heures du soir, une gondole de Dieppe fit naufrage dans la rivière d'Orne, commune de Ranville. Les cinq hommes qui la montaient étaient sur le point de périr, lorsque les sieurs Courtillet et Miot, sous-lieutenant et proposé des douanes de la brigade des Egards, se sont précipités dans un bateau, se sont dirigés, malgré le mauvais tems, vers la gondole naufragée, et sont parvenus à sauver le capitaine et trois de ses marins.

On lit la notice suivante dans le *Journal de Paris* de ce jour :

M. de Belloi était né le 8 octobre 1709, à Morangle, près Beaumont-sur-Oise, diocèse de Beauvais, terre appartenant à sa famille. Destiné presque dès le berceau à l'église, il était encore enfant, lorsqu'il fut pourvu par M. le Régent, d'une pension sur un bénéfice. Après qu'il eut accompli les études ordinaires à l'état qu'il avait embrassé, et qu'il eut reçu l'ordre de la prêtrise, il fut nommé chanoine de l'église de Beauvais, vicaire-général et official du diocèse. Promu en 1751 à l'évêché de Glandève, il reçut la consécration épiscopale le 10 janvier 1752. En 1755, il passa à l'évêché de Marseille, et succéda à M. de Belsunce, si célèbre par sa charité, son courage et son dévouement pendant la peste qui désola Marseille en 1720. M. de Belloi gouverna le diocèse de Marseille avec sagesse, et s'y concilia l'amour et l'estime de tous ses diocésains. A la révolution, obligé de quitter son siège, il vint chercher un asyle à Chambly, près du lieu de sa naissance. On y respecta son âge et ses vertus, et il y demeura tranquille dans un tems où la tranquillité paraissait bannie de la France.

Quand le calme fut rétabli, et que le chef de l'Etat résolut de relever les autels abattus et de former un nouveau clergé, il jeta les yeux sur M. de Belloi pour occuper le siège important de la capitale. C'était y placer la vertu mûrie par près d'un siècle d'exercice de toutes les bonnes actions qui peuvent recommander un évêque. Bientôt M. de Belloi fut revêtu de toutes les dignités de l'Empire et de l'Eglise, et il les honora toutes. Une bonté rare, une politesse obligeante et affectueuse, une simplicité de mœurs admirable, une justesse de sens qu'il a non-seulement conservée dans son extrême vieillesse, mais même jusqu'à son dernier soupir, rendait son commerce infiniment aimable. Objet de la vénération publique par-tout où il allait, il en recevait les témoignages les plus touchans. Homme de paix, il regardait comme une des principales obligations de son ministère, de la maintenir. Il croyait qu'il fallait lui tout sacrifier, excepté le devoir. Modèle de la charité chrétienne, il était le père des pauvres, qui trouvaient chez lui d'abondans secours.

Hier, après la nouvelle de sa mort, un grand nombre de ces infortunés assiégeaient les portes de son palais ; différens écrits, des vers y étaient déjà affichés, preuves des vifs regrets que cause cette perte. On n'oubliera de longtems l'ardeur avec laquelle on se pressait par-tout sur les pas de ce vieillard vénérable. Sa présence rappelait Saint-Jean-l'Evangéliste, se faisant porter dans les rues d'Ephèse, âgé comme lui de 99 ans, et répétant sans cesse : *Mes enfans, aimez-vous mutuellement*. C'était aussi le vœu du patriarche de l'épiscopat. Sa mort est pour l'Eglise un sujet de désolation et de deuil. Le souvenir de ses vertus lui survivra, et toujours honorée, sa mémoire subsistera comblée de bénédictions.

MINISTERE DU GRAND-JUGE.

Par jugement du 25 avril 1808, sur la demande de Thomas Danin, marchand, et Marie-Jeanne Joret, sa femme, demeurant au Ménil-Garnier,

Le tribunal de première instance à Coutances, département de la Manche, a déclaré l'absence de Thomas Joret, leur père et beau-père, et ordonné que les frais faits pour parvenir à la présente déclaration, seraient pris sur les biens de l'absent, et a renvoyé les demandeurs à se pourvoir conformément à la loi, pour obtenir l'envoi en possession provisoire ou définitive de ces biens.

Par jugement du 26 mars 1808, sur la demande de Marin-François Courtin, employé au bureau de l'enregistrement à Vendôme, et autres,

Le tribunal de première instance à Vendôme, département de Loir-et-Cher, attendu le résultat de l'enquête faite en exécution d'un autre jugement du 20 février 1807, a déclaré l'absence de Claude-Gabriel Courtin.

Par jugement du 15 février 1808, sur la demande de François Denis, cultivateur à Dampierre, et autres intéressés,

Le tribunal de première instance à Lure, département de la Haute-Saône, a ordonné une enquête pour constater l'absence de Claude Denis, père, disparu depuis 15 ans.

Par jugement du 28 juillet 1807, sur la demande de Jeanne Lambert, femme autorisée de Jean-François Ganoille, cultivateur à Magny-Vray,

Le tribunal de première instance à Lure, département de la Haute-Saône, a ordonné une enquête pour constater l'absence d'Antoine Lambert, disparu depuis l'an 4.

Par jugement du 28 avril 1808, sur la demande de Joseph Pasquier et de Jeanne Simon, son épouse,

Le tribunal de première instance à Saint-Malo, département d'Ille-et-Villaine, a ordonné une enquête pour constater l'absence de Mathurine Lemerrier, disparue depuis l'an 4.

LOTÉRIE IMPÉRIALE.

TRAGE DE LYON, du 9 juin.

57. 45. 61. 13. 71.

LITTÉRATURE.

Lettres historiques, politiques, philosophiques et particulières de Henri Saint-John, lord vicomte Bolingbroke, depuis 1710 jusqu'en 1736; contenant le secret des négociations de la paix d'Utrecht, beaucoup de détails relatifs à l'histoire, à la philosophie, à la littérature, etc., avec des explications ou notes sur ces matières, et les personnages nommés par Bolingbroke; précédées d'un essai historique sur sa vie; du catalogue raisonné de ses ouvrages; d'un choix de ses pensées, et d'une *chirographie* ou copie figurée de son écriture; collection imprimée, en partie, d'après les originaux de la main de cet illustre anglais (1).

On savait communément que le lord Bolingbroke avait été ministre en Angleterre, qu'il vint proposer à Louis XIV des conditions de paix, dont l'acceptation termina la guerre de la succession d'Espagne; qu'après la mort de la reine Anne, il fut proscrit et se réfugia en France; que sorti de la carrière des affaires publiques, il s'élança dans celle des lettres avec le succès qui accompagne d'ordinaire le génie; qu'il composa sur l'histoire, la politique et la philosophie, un grand nombre d'ouvrages, dont seulement quelques-uns ont été traduits en français; enfin, depuis plus d'un demi-siècle que Bolingbroke est mort, on répétait que c'était un grand-homme; mais on ne savait pas assez pourquoi, parce que personne n'avait encore entrepris de développer suffisamment ses droits à un titre aussi glorieux que bien mérité.

M. de G., ancien militaire, avantageusement connu par des ouvrages estimés sur son métier et sur l'histoire, se trouve possesseur de la correspondance originale et inédite du lord Bolingbroke avec l'abbé Alari, l'un des quarante de l'Académie française; un heureux hasard lui procura ensuite les lettres du même à M^{me} de Fénelon, également inconnues aux Français et aux Anglais; dès-lors il s'occupa à former une collection de pièces aussi complètes qu'il était possible, et à force de recherches, il parvint à en rassembler une série depuis 1710 jusqu'en 1736. Il fit traduire de l'anglais les pièces écrites en cette langue, et ajoute à toutes, les notes et les éclaircissemens propres à en faciliter l'intelligence. Quoiqu'il existât déjà dans notre langue deux ou trois notices historiques sur Bolingbroke, leur concision ou leur inexactitude laissait à remplir la tâche difficile, de peindre cet Anglais sous les trois principaux aspects qui lui ont fait jouer un rôle dans le monde, et l'ont rendu recommandable à la postérité, c'est-à-dire, comme homme privé, comme homme public et comme homme de lettres; car Bolingbroke marque essentiellement dans ces trois genres. M. de G. a entrepris de le prouver dans un nouvel essai historique qui précède la collection des lettres.

Il suffit de parcourir ce morceau pour se convaincre de la multiplicité des recherches qu'a exigées sa rédaction. On y trouve une foule d'anecdotes et de faits inconnus très-précieux pour l'histoire, exposés avec clarté et précision. L'auteur n'a pas recherché les ornemens du style, auxquels il a cru devoir préférer la méthode et la simplicité, qui caractérisent d'ordinaire les esprits sages. On voit surtout, par la manière dont il expose et discute les choses, qu'il n'a rien négligé pour être impartial.

Les deux personnages qui, après Bolingbroke, marquent le plus dans l'Essai historique, sont le duc de Marlborough et Robert Harley, depuis comte d'Oxford, grand-trésorier d'Angleterre et principal ministre de la reine Anne. M. de G. a rassemblé les faits les plus propres à mettre en évidence les qualités et les défauts du général anglais, et il rapporte, tant sur lui que sur sa femme, qui gouverna long-temps la reine et contribua essentiellement à l'élévation de son mari, des anecdotes aussi piquantes que propres à faire bien connaître leurs caractères respectifs; cependant il nous semble que l'auteur a omis une particularité importante sur celui du duc; c'est qu'il avait l'art de couvrir à-la-fois son ignorance et son insatiable avarice, par des grâces toutes particulières qui brillaient en sa personne. C'est un trait trop essentiel à la ressemblance du portrait de Marlborough, pour qu'on trouve déplacés ici deux fragmens de lettres du fameux lord Chesterfield à ce sujet. Elles furent adressées à Philippe Stanhope son fils, à qui il cherchait à indiquer les meilleurs exemples dans tous les genres. Voyez le premier article (2).

(1) Trois vol. in-8° de plus de 1500 pages, en caractères neufs, papier fin d'Angoulême. — Prix, 18 fr.

Il a été tiré quelques exemplaires en pap. vel. — Prix, 36 fr.

Il faut ajouter 5 fr. pour recevoir franc de port par la poste. A Paris, chez Dentu, imprimeur-libraire, éditeur de la Géographie de Pinkerton, rue du Pont-de-Lodi, n° 3.

(2) Lettres du comte de Chesterfield, édition de 1779, en quatre volumes in-12. Voyez la lettre du 18 novembre 1748, tome II, page 78, et ensuite celle du 13 avril 1752, tome III, page 303.

« De tous les hommes que j'aie jamais connus, feu le duc de Marlborough que j'avais étudié à fond, possédait les grâces au suprême degré, pour ne pas dire qu'il les avait réunies en lui seul; en effet, ce fut à elles qu'il fut redevable de ses plus grands avantages; et contre la coutume des meilleurs historiens qui assignent toujours de grandes causes aux grands événemens, je ne craindrai point d'attribuer aux seules grâces la moitié au moins de la grandeur et des richesses du duc de Marlborough. Il était très-ignorant, écrivait mal l'anglais et le prononçait encore plus mal. On ne trouvait en lui rien de ce qu'on appelle *esprit*, c'est-à-dire, qu'il n'avait ni vivacité, ni brillant dans le génie. Il possédait, sans contredit, un excellent bon sens joint à un jugement sain: mais ces deux qualités seules ne l'auraient guère élevé au-dessus de l'emploi de page de la reine, épouse de Jacques II, qu'il occupait d'abord. Ses grâces alors se chargèrent de sa fortune et de son élévation; car, pendant qu'il était enseigne des gardes, la duchesse de Cleveland, pour lors maîtresse favorite de Charles II, frappée des grâces qui brillaient dans ce jeune homme, lui donna 5000 liv. sterl., avec quoi il acheta sur-le-champ de son grand-père Halifax une annuité à vie de 500 liv. de rente: tel fut le commencement de sa fortune. Il était beau et bien fait; mais ses manières avaient un ascendant auquel ni les hommes, ni les femmes ne pouvaient résister. Ce fut par le secours de ces avantages que, pendant la guerre dont il eut la conduite, il parvint à réunir les membres de la grande alliance, dont les intérêts étaient si différens, et qu'il les conduisit tous vers l'objet principal de la guerre, malgré leurs vues secrètes, leurs jalousies et leurs prétentions injustes. En quelque cour qu'il se présentât, ce qui lui arriva souvent, lorsque les puissances refusaient de se prêter au bien général, il l'emporta constamment et les força d'approuver ses mesures. Le pensionnaire Heinsius, vieillard vénérable et ministre respectable, blanchi dans les affaires, et qui, pendant plus de quarante ans, avait gouverné la République des Provinces-Unies; Heinsius, dis-je, était absolument gouverné par le duc de Marlborough, comme cette République le reconnaît encore aujourd'hui. Il était toujours de sang-froid, et personne n'a jamais remarqué le moindre changement dans son visage. Il avait le talent de refuser avec plus de grâces, que d'autres ne savent en mettre à en accorder; et ceux qui le quittaient les plus mécontents pour leur intérêt, étaient néanmoins satisfaits de sa personne et en quelque sorte consolés par ses manières. Avec toute sa douceur et ses agrémens, personne au monde ne connaissait mieux que lui son état, et ne soutenait plus noblement sa dignité. »

Dans une lettre du 13 avril 1752, le lord Chesterfield ajoute: « les manières engageantes du duc de Marlborough et son air insinuant engagèrent le roi de Prusse à laisser ses troupes dans l'armée des alliés, lorsque ni leurs représentations, ni l'intérêt de ce prince à la cause commune, n'avaient pu le persuader; le duc de Marlborough n'avait aucune nouvelle raison pour le subjuguier; mais il avait une manière à laquelle il ne put résister. »

M. de G. s'est attaché à peindre le comte d'Oxford sous ses vraies couleurs, et il nous semble qu'il ne laisse rien à désirer sur ce point; qu'il développe parfaitement sa politique, ses principes, sa conduite, et met au grand jour l'influence qu'eut ce ministre instruit, adroit, mais fourbe, non-seulement sur les destinées de l'Europe en général, à l'époque de la paix d'Utrecht, mais plus particulièrement encore sur celle de la Grande-Bretagne, où il est vraisemblable que, sans son ingratitude et son infidélité envers la reine Anne, sa bienfaitrice, la maison de Brunswick n'aurait pas obtenu la couronne en 1714. Il paraît que, malgré un service aussi important rendu à la nouvelle dynastie, Oxford était tellement avili, par sa duplicité, aux yeux de Georges I^{er}, qu'il n'en obtint d'autre marque de reconnaissance, que d'être soustrait, par l'influence royale et après un long emprisonnement, à la vengeance des Wighs, qui voulaient faire tomber sa tête. Oxford éprouva donc justement la vérité de cette maxime si connue: *qu'on profite de la trahison tout en méprisant le traître.*

En général, on trouve dans l'Essai historique que nous analysons, des faits, des recherches et des résultats, totalement neufs, aussi utiles à l'histoire de France qu'à celle d'Angleterre, et qui ne sont pas encore consignés dans celle-ci, même dans celle écrite par Smolett, quoique surchargée de détails. La raison en est toute simple. Quoique la liberté de la presse existe en Angleterre, comme la constitution prononce que la maison royale est sacrée, personne n'ose s'exposer à la sévérité des lois, en écrivant des choses qui lui sont défavorables; aussi M. de G. observe avec raison, dans son avertissement, que c'est probablement le motif qui a réduit Smolett au silence sur certains objets, et détourné Hume de continuer son histoire avec des entraves et des réticences qui eussent à-la-fois gâté et décrié son ouvrage. Affranchi de toute

contrainte, l'auteur de l'Essai sur Bolingbroke a exposé avec liberté ce qu'on n'avait encore osé dire avant lui sur les vraies causes et les moyens qui, nonobstant l'inclination naturelle de la reine Anne pour son frère, le prétendant Jacques III, firent prévaloir la maison d'Hanovre contre l'infortunée maison de Stuart. Il présente aussi de la manière la plus claire toute la profondeur et la sagesse du plan politique de Bolingbroke, pour terminer la guerre de la Succession d'Espagne, et les talens qu'il développa dans la conduite de cette importante négociation, dont le succès honora autant son génie qu'il fut utile à l'Angleterre; car on ne peut nier actuellement que le système politique établi par la pacification d'Utrecht, est le vrai principe de la prospérité et de la grandeur auxquelles cette puissance est parvenue depuis. Cependant, ainsi que le remarque M. de G., cette paix par laquelle Bolingbroke avait si bien mérité de la patrie, fut l'unique cause de sa perte et des persécutions qu'il essuya pendant sa vie entière; mais tel est souvent le déplorable résultat des passions humaines, que les gens de bien sont la victime des pervers. Au surplus si les ennemis de Bolingbroke, cédant à une haine aveugle, le plongèrent dans un abîme d'adversités, les meilleurs citoyens d'Angleterre lui rendirent constamment justice, et ce sera toujours un rôle honorable que de chercher à venger sa mémoire.

Ce qu'on vient de lire et qui n'est que le résumé de ce qu'on trouve, dans l'Essai historique, sur la carrière ministérielle de Bolingbroke, suffit pour fixer l'opinion sur ses talens politiques; mais il reste à parler de lui comme homme privé et comme homme de lettres, et sous ces deux rapports M. de G. a rassemblé un grand nombre de faits propres à aider le lecteur à porter un jugement éclairé; d'autant que ce qui est favorable comme ce qui est nuisible à Bolingbroke, est exposé sans réticences; mais nous ne pouvons dissimuler notre surprise de ce que l'auteur n'a fait aucun usage des opinions du lord Chesterfield sur son illustre compatriote. Il n'est pas présumable que M. de G. les ait ignorées; on soupçonne donc que, considérant que Chesterfield, fils du ministre comte de Stanhope, whigt, outré et ennemi passionné de Bolingbroke, il paraissait vraisemblable que l'un par respect pour la mémoire de son père, n'avait pas été assez circonspect sur le blâme qu'il distribuait à l'autre à plusieurs égards, tandis que les justes éloges qu'il lui donne, loin d'être contestés par personne, sont généralement confirmés, et que dans cet ordre de choses, il convenait de dédaigner également le bien et le mal allégués par Chesterfield. Quoi qu'il en soit, nous croyons faire plaisir au lecteur de lui soumettre les opinions de celui-ci, consignées dans ses lettres à Philippe Stanhope.

« J'ai profité d'un paquet, dit-il (3), pour vous envoyer le livre du lord Bolingbroke. (*Lettres sur l'esprit de patriotisme, ou l'idée d'un roi patriote*,) et qu'il a publié depuis un an environ. Je desirais que vous lisiez et relisiez cet ouvrage, en faisant une attention particulière au style et à toutes les beautés oratoires dont il est orné. Jusqu'au moment où j'ai lu ce livre, j'avoue que je ne connaissais point toute la force et l'énergie de la langue anglaise. Lord Bolingbroke possède deux grands avantages: une langue et une plume faites pour persuader; dans les conversations particulières, il est aussi élégant que dans ses écrits; quelque soit le sujet dont il parle ou sur lequel il écrit, il l'embellit par l'éloquence la plus sublime. Cette éloquence n'est point gênée, elle ne paraît pas même étudiée; mais c'est une diction heureuse et facile, qui coule avec grace, et qui, par les soins qu'il s'est donnés sans doute dans le commencement, lui est devenue si naturelle, que ses conversations les plus familières mises par écrit, pourraient supporter l'impression, sans la moindre correction, ni dans la méthode, ni pour le style. Si sa conduite dans sa jeunesse eût répondu à ses talens naturels et acquis, on aurait pu à juste titre lui donner celui d'*homme accompli*. Il est touché le premier de ses erreurs passées; les passions violentes qui l'ont séduit dans sa jeunesse sont maintenant amorties par l'âge; et à le considérer tel qu'il est maintenant, le caractère et le titre d'*homme accompli* lui conviennent beaucoup mieux qu'à aucun autre homme que j'aie jamais connu dans le monde. Mais il a été un exemple bien humiliant de la violence des passions humaines, et de la faiblesse de la raison la plus sublime. Sa vertu et ses vices, sa raison et ses passions ne se touchaient point par des nuances graduées, mais formaient un contraste frappant et rapide. Là, les plus épaisses; là, les plus vives couleurs, rendues plus frappantes ou plus obscures par leur mélange. L'impétuosité, l'excès et souvent l'extravagance caractérisaient non-seulement ses passions, mais encore ses plaisirs. Il s'était distingué dans sa jeunesse, en se livrant à la li-

(3) Lettre du 12 décembre 1747, tome II, page 293.

cence la plus effrénée, sans garder la moindre bienséance. Il épuisait souvent les ressources de son imagination échauffée, emporté par les ardeurs de son sang, pour célébrer et déifier les prostitutions de la nuit, et la gaieté de ses repas pouvait être comparée à la frénésie des Bacchantes. Toutes ces passions furent suspendues par une autre plus violente encore, l'ambition. Les premières ruinèrent son tempérament et son caractère, mais la dernière a détruit sa fortune et sa réputation.

Il a des sentimens nobles et généreux. plutôt que des principes réfléchis de bonté et d'amitié; mais ces sentimens sont plus violens que durables, et souvent ils changent tout-à-coup dans les deux extrêmes, à l'égard des mêmes personnes. Il reçoit les témoignages ordinaires de politesses, comme des services qu'il acquitte avec intérêt; mais il est extrêmement sensible aux moindres inadvertances, dont il se venge avec usure. Une différence d'opinion sur un sujet philosophique irrite sa bile, et prouve qu'il n'est point du tout philosophe dans la pratique. Malgré la dissipation de sa jeunesse et l'agitation tumultueuse dans laquelle il passa le moyen âge de sa vie, il a un fonds prodigieux de toutes les sortes de connaissances, la conception la plus vive, la plus claire et la plus heureuse mémoire dont jamais homme ait été favorisé. Ces connaissances l'accompagnent partout, et il en fait l'usage qu'il juge à propos. Ce sont ses tablettes, et il n'a jamais besoin de prendre la plume pour calculer quelque somme que ce soit. Il excelle plus particulièrement dans l'histoire, comme ses ouvrages historiques le prouvent évidemment. Les intérêts politiques et de commerce de toutes les différentes parties de l'Europe, et particulièrement ceux de sa patrie, lui sont mieux connus, et il en a une connaissance plus exacte peut-être que qu'il que ce soit; mais ses ennemis de tous les partis racontent avec plaisir combien il a témoigné de fermeté et d'assurance dans sa conduite publique, à soutenir les derniers.

Jeune encore, il s'engagea dans les affaires, et s'en acquitta avec distinction, par une pénétration qui parut innée. Je suis assez âgé pour l'avoir entendu parler au parlement; et je me souviens que, quoique prévenu contre lui, je fus frappé de la force et des charmes de son éloquence. Semblable à Bélial, dans Milton, il pouvait donner à la plus mauvaise cause le tour le plus avantageux. Il possédait sans contredit tous les avantages et tous les talens internes et externes qui constituent l'orateur. La figure, la voix, la prononciation, les connaissances acquises et par dessus tout la diction la plus pure et la plus fleurie, animée par les métaphores les plus justes et les images les plus heureuses, l'avaient élevé au poste de secrétaire de la guerre à 24 ans, âge où les autres sont à peine censés capables des moindres emplois. Pendant son long exil en France, il s'appliqua à l'étude avec cette ardeur qui lui était naturelle, et ce fut là qu'il dressa et qu'il exécuta en grande partie le plan d'un grand ouvrage philosophique. Les bornes prescrites aux connaissances humaines étaient trop resserrées pour une imagination aussi brillante, aussi transcendante que la sienne. Il devait s'élever au-delà des limites du Monde; *extra flammantia mœnia mundi*, et parcourir les régions les plus inconnues de la métaphysique; celles mêmes qui sont au dessus des forces de l'humanité, ces vastes champs ouverts aux excursions d'une imagination ardente, où les conjectures sans fin suppléent au défaut des connaissances qui sont hors de notre portée, et n'usurpent que trop souvent le nom et l'autorité du vrai savoir.

Il avait une figure séduisante; il avait dans son air et dans ses manières toutes les grâces imaginables; il possédait toute la noblesse de la bonne éducation, à laquelle un homme de qualité puisse prétendre, et que l'on trouve néanmoins en si peu de personnes parmi nous. Il fait profession publique du déisme, admettant une providence générale, mais doutant de l'immortalité de l'âme et d'une autre vie après la mort, sans cependant rejeter cette croyance comme on l'en accuse communément. Après tout ce que je viens d'exposer, que pouvons-nous dire de cet homme extraordinaire, sinon: ô faible et pauvre nature humaine!

Le lord Chesterfield revient fréquemment, dans ses lettres, sur Bolingbroke, à qui il donne de justes éloges, qu'il nous paraît nécessaire de recueillir et de rapprocher. «Je vous enverrai, dit-il (4), à la première occasion, un petit livre, écrit par milord Bolingbroke, sous le nom de *sir John Oldcastle*, qui contient des remarques sur l'histoire d'Angleterre; il vous donnera une notion claire et générale de notre constitution, et vous servira en même tems, comme tous les ouvrages de milord Bolingbroke, de modèle d'élo-

quence et de style.... Lisez milord Bolingbroke avec grande attention (5), quant au style et au sujet. Je souhaite que vous puissiez imiter ce style dans toutes les langues que vous savez.... Comme le style de milord Bolingbroke est supérieur à celui de tous nos autres auteurs (6), je vous recommande de lire et de relire ses ouvrages avec une attention particulière à son style. Transcrivez, imitez-le, s'il est possible; rien ne vous sera plus utile dans la chambre des communes, dans les négociations et dans la conversation. Avec ce secours, vous devez espérer de plaire, de persuader, de séduire et d'en imposer.... Je crois que dans un mois (7) j'aurai le plaisir de vous envoyer, et vous aurez celui de lire un ouvrage de milord Bolingbroke.... sur l'usage de l'histoire, dans plusieurs lettres à lord Hyde, alors lord Cornbury. Cet ouvrage est actuellement sous presse: il est difficile de déterminer s'il plaira ou instruira le plus. Il traite des faits les plus intéressans, depuis la grande époque du traité de Munster, accompagnés des plus solides réflexions et ornés de cette élégance de style qui lui est particulière. Si Cicéron l'égalait dans la pureté de style, il ne le surpasse pas; tout autre écrivain est obligé de lui céder la palme. Je vous conseillerais presque d'apprendre ce livre par cœur. Je pense que vous avez du goût pour l'histoire.... Cet ouvrage vous en apprendra l'usage. Il y en a qui chargent leur mémoire de toutes sortes de faits historiques, sans distinction, comme d'autres chargent leur estomac de toutes sortes d'alimens. Les uns ne digèrent pas plus ce qu'ils lisent, que les autres ce qu'ils mangent. Vous trouverez dans le livre de milord Bolingbroke un spécifique infailible contre ce mal épidémique.... Voltaire m'a envoyé de Berlin (8) son *Histoire du siècle de Louis XIV*; elle est arrivée à propos; milord Bolingbroke m'avait justement appris comment on doit l'écrire.... Il ne faut pas que vous soyez assez pédant (9) pour négliger les modernes; il faut que vous étudiez de même Atterbury, Dryden, Pope et Bolingbroke.... et que vous ne cessiez jamais d'épurer votre style d'après les meilleurs modèles, jusqu'à ce qu'enfin vous deveniez vous-même un modèle d'éloquence.... Feu milord Bolingbroke parlait tout le jour (10), sans prendre la moindre peine, avec autant d'éloquence qu'il écrivait. Pourquoi? Ce n'était pas un don particulier du ciel; mais, comme il me l'a dit souvent lui-même, c'était l'effet d'une attention constante à son style dès sa tendre jeunesse.... »

Les droits de Bolingbroke à la plus haute célébrité sont actuellement trop bien établis, pour que quelques écarts ou des faiblesses inséparables de l'espèce humaine puissent les affaiblir. N'eût-il laissé que les pensées que l'auteur de l'Essai Historique sur sa vie a rassemblées à la fin de cet ouvrage, on ne pourrait lui refuser la dénomination de vrai philosophe et de penseur profond, en même-tems que son ministère le rangerait au nombre des grands politiques. Après avoir parlé de ses défauts et de ses vertus privées, M. de G. le dispense péremptoirement des vaines accusations que l'esprit de parti, ou des critiques de mauvaise foi se sont permis contre lui, et il finit en observant, qu'après avoir effectué une grande et salutaire révolution dans la politique de l'Europe, par le traité d'Utrecht, Bolingbroke en opéra, par ses écrits, un autre non moins remarquable dans l'esprit humain, et qu'il est prodigieux que deux résultats aussi majeurs soient l'ouvrage d'un seul homme; car, ajoute-t-il, la nature ne forme que bien rarement des êtres assez privilégiés, pour primer comme lui dans plus d'un genre. Nous ajouterons nous-mêmes que le travail particulier de M. de G. sur le lord Bolingbroke, nous paraît d'autant plus digne d'attention et de confiance, qu'indépendamment de l'importance des faits et de la lucidité des preuves qu'il rapporte, il se montre constamment moins occupé à plaire, qu'à convaincre et à intéresser, en raisonnant juste; principal objet qu'on doit se proposer dans tout ouvrage historique.

L'Essai sur le lord Bolingbroke est suivi du catalogue raisonné de ses ouvrages, publiés à Londres en 1754, par M. David Mallet en 5 vol. in-4°. On a indiqué dans cette table ceux de ces écrits qui ont été traduits en français, et on ne s'arrête sur cet article que pour observer qu'il serait à désirer qu'ils le fussent tous, et que dans la collection anglaise il n'y a que deux des pièces comprises dans la collection que nous examinons. L'Éditeur a senti que, pour compléter celle-ci et justifier ce qu'il avance dans son Essai his-

torique, sur les opinions ou les principes de Bolingbroke, il convenait de présenter un choix de pensées extraites de ses ouvrages; objet qu'il a rempli en cinq articles qui traitent: 1° de Dieu; 2° de la loi naturelle, de la société et des lois civiles; 3° de l'homme; 4° des connaissances humaines; 5° Vues générales sur l'étude de l'histoire. On ne peut nier que plusieurs de ses pensées se trouvent ailleurs, que quelques-unes sont des lieux communs; mais la plupart des autres sont entièrement neuves et contiennent des traits hardis, des vues profondes et des vérités qui doivent être éternelles. Enfin ce recueil, resserré en 45 pages, nous paraît offrir la quintessence des écrits philosophiques et moraux de Bolingbroke.

Passons à l'examen des lettres. Elles comprennent environ la moitié du premier volume; les deux derniers en totalité commencent en 1710 et finissent en 1736. Ces lettres, à cinq ou six près, insérées dans la traduction des Œuvres de Pope, mais tronquées, étaient totalement inconnues en France et une très-grande partie en Angleterre, où le surplus avait paru en langue anglaise dans différens recueils; mais la réunion qu'en a faite M. de G., forme un ensemble et ajoute nécessairement à l'intérêt qu'inspirent des pièces isolées, quelques piquantes qu'elles soient.

Les lettres du lord Bolingbroke, depuis 1710 jusqu'en 1714, presque toutes relatives aux négociations de la paix entre la France et les alliés, sont très-précieuses pour l'histoire. On voit que l'Éditeur s'est attaché à exclure les pièces oiseuses ou qui se répétaient; il a cherché à abrégier son recueil: intention louable; mais il aurait peut-être mieux fait encore de donner au moins les principales lettres du marquis de Torci, qui ne sont pas connues, et dont il ne rapporte qu'une seule, en observant à la vérité, que celles de Bolingbroke indiquent suffisamment le contenu de celles du ministre français. Il n'en existe presque aucune de l'anglais, qui n'offre des traits remarquables, propres à mettre en évidence la loyauté de son caractère et la vaste étendue de ses vues; il dédaigne la ruse et les finesses, il déclare nettement que la guerre ne pouvant plus qu'être nuisible à l'Angleterre et aux alliés, il convient de la finir, mais à des conditions justes et honorables; enfin il ne leur tient, de même qu'à la France, que le langage de la raison et de leur véritable intérêt. Les détails de cette épineuse négociation, les moins connus jusqu'ici et les mieux développés dans les lettres de Bolingbroke, se rapportent à l'année 1712, époque où, dans un voyage de huit jours qu'il fit en France, il applanit les principales difficultés qui arrêtaient encore diverses puissances. Une dépêche par laquelle il rend compte à sa cour de ce qu'il a traité soit à Paris, soit à Fontainebleau avec celle de France (voyez tom. 2°, p. 54 et suiv.), nous semble mériter une attention particulière. On y voit, ce qu'on ne soupçonnait guère, Louis XIV s'exprimant avec une telle volubilité qu'il était difficile de retenir ses paroles. L'Éditeur remarque que ce fait contraste avec la dignité qu'on suppose que le monarque s'attachait à mettre dans toutes ses actions; mais ce que M. de G. n'a pas dit et qui nous a frappé, c'est que M^{me} de Maintenon, malgré son crédit et son influence sur tout ce qui se passait en France, vivait dans une telle réclusion au milieu de la cour, qu'il ne paraît pas que le lord Bolingbroke se fût présenté chez elle ou l'eût seulement aperçue; du moins le nom de cette vieille et toute puissante favorite ne se trouve même pas dans les lettres du plénipotentiaire anglais; d'où l'on peut inférer qu'elle se refusait à tout hommage quelconque de la part des étrangers, ou que Louis XIV ne voulait pas qu'ils lui en rendissent.

Après la mort de la reine Anne, en 1714, Bolingbroke sortit du ministère et retomba dans la classe des particuliers, sans cesser de se montrer un homme supérieur. Mais ses lettres changent nécessairement de ton et d'objet; d'ailleurs on s'aperçoit que son séjour en France et un plus grand usage de notre langue, épurerent sensiblement son style. Quand il a l'occasion de revenir sur le passé, il en parle de manière à prouver combien ses intentions avaient toujours été pures, et rappelle ou développe des faits également propres à honorer sa conduite ou à éclaircir l'histoire. Ses lettres à M^{me} de Fériel ne contiennent guère que des détails de société, mais dans lesquels il répand néanmoins du charme et peint le calme et la candeur de son âme. Ses lettres à l'abbé Alari, au docteur Swift et à d'autres, la plupart relatives à la littérature, à la philosophie ou à l'histoire tant ancienne que moderne, ont nécessairement un plus grand degré d'intérêt que les précédentes, et prouvent l'immensité du savoir et de l'érudition de leur auteur. Plusieurs de ces lettres, notamment celle adressée à Pope, en 1724 (tom. 3, pag. 218), sur le plan d'une *Histoire générale de l'Europe*, et celle écrite au lord Bathurst, en 1735 (tom. 3, pag. 415), sur le véritable objet de la retraite et de l'étude, peuvent passer pour des chefs-d'œuvre.

(5) Lettre du 21 janvier 1751, tome 3, pag. 114.

(6) Lettre du 18 mars, tome 3, pag. 152.

(7) Lettre du 14 février 1752, tome 3, pag. 271 et 272.

(8) Lettre du 13 avril 1752, tome 3, pag. 300.

(9) Lettre du 26 septembre 1752, tome 3, pag. 372.

(10) Lettre du 22 février 1754, tome 4, pag. 65.

(4) Lettre du 14 janvier 1751, tome 3, pag. 102.

L'éditeur a ajouté à toutes ces pièces, des notes et des éclaircissements propres à en faciliter l'intelligence aux lecteurs les moins instruits, et qui conservent des détails ou des anecdotes quelquefois piquantes sur des individus qui ont joué un rôle dans le monde, en France et en Angleterre, et qui, malgré la tradition, se perdent à la longue quand on néglige de les écrire. L'avertissement de M. de G. ne laisse rien à désirer sur les soins qu'il a cru devoir donner à cette partie de son travail, qui était de nature à exiger des recherches pénibles. On ne peut révoquer en doute la pureté des sources où il a puisé; car, parmi plusieurs de ces notes ou explications qui ont fixé particulièrement notre attention, nous n'en avons trouvé qu'une seule qui présente des inexactitudes: elle concerne le fameux Law, Ecossais, auteur du Système, et se trouve, tome 3^e, page 44. On y lit que ce ministre, né à Edimbourg, d'un coutelier ou d'un orfèvre, se donnait néanmoins pour gentilhomme; qu'il séduisit la fille d'un lord, tua le frère en duel, fut condamné à être pendu et s'enfuit d'Angleterre. Ces faits considérés, à la vérité, dans les Dictionnaires historiques et dans plusieurs Mémoires pour servir à l'Histoire de la régence du duc d'Orléans, ne sont pas moins faux, et nous avons pour garant un Ecossais très-instruit qui connaît la famille de Law, et qui nous a prouvé que le père de celui-ci était réellement gentilhomme et possédait, près d'Edimbourg, une petite terre appelée *Lawriston*; que le fils eut dans un café de Londres, sur les affaires du tems, une querelle avec un Anglais, surnommé *le beau Wilson*, le tua en duel et fut poursuivi judiciairement par sa famille; ce qui l'obligea de s'expatrier. Il est également certain que Law n'était pas, comme on l'a dit, un aventurier sans fortune, qu'il vint en France avec des fonds considérables, gagnés par son intelligence dans les spéculations de commerce; qu'il avait des talens administratifs; que le duc d'Orléans, entraîné par la cupidité de ses entours, entraîna lui-même Law au-delà du but qu'il s'était proposé, et qu'ainsi l'écroulement du Système et la ruine d'une multitude de familles, fut plutôt le résultat de la faiblesse du régent que de l'incapacité de Law, sur qui la haine publique, souvent mal raisonnée, se porta toute entière et le rendit alors l'objet de mille calomnies.

Le troisième et dernier volume des lettres de Bolingbroke est terminé par des détails, tant sur l'abbé Alari, que sur une académie ou *club politique*, connu sous le nom d'*Entresol*, qu'il avait formé en 1724, par les conseils du premier; la relation de cet établissement, rédigée dans le tems par le marquis d'Argenson, depuis ministre des affaires étrangères, offre beaucoup de détails qu'il était utile de conserver, sur divers objets et plusieurs individus, dont quelques-uns ont joui d'une certaine renommée. Ce mémoire nous a paru d'autant plus intéressant, qu'il fixe l'époque où les particuliers, en France, commencèrent à s'occuper des affaires publiques, et qu'il apprend ce qui put contribuer à leur en donner le goût.

Tel est l'exposé de l'impression qu'a produite sur nous une lecture attentive des lettres du lord Bolingbroke et des accessoires dont on a jugé à propos de les accompagner. Il en résulte que, malgré ce que nous avons cru devoir relever, c'est parmi les bons ouvrages qui ont paru depuis long-tems, un des plus pleins et des plus instructifs.

ARCHITECTURE.

Description de Paris et de ses édifices, avec un précis historique et des observations sur le caractère de leur architecture, et sur les principaux monumens et objets d'art qu'il renferme; par J. G. Legrand, architecte des monumens publics, et C. P. Landon, peintre, ancien pensionnaire de l'Académie de France à Rome. Ouvrage enrichi de plus de cent planches, soigneusement gravées, et ombrées en taille-douce, avec un nouveau plan de Paris et de ses embellissemens.

Ce recueil, publié en quatre parties, formera deux forts volumes in-8°. La première partie, contenant les églises, a déjà paru; la seconde, qui comprend les palais, vient de paraître; la troisième contiendra les édifices d'utilité publique, la quatrième les plus beaux hôtels et maisons particulières.

Prix, 18 fr. Le volume, avec les épreuves sur papier de Hollande propre au lavage, 24 fr. Le même avec les planches coloriées, 60 fr.

On ajoute du franc par partie pour le port par la poste.

La seconde partie qui vient de paraître, contient, outre le texte, les planches du plan général du palais des Tuileries et de celui du

Louvre, avec six élévations: le plan et la coupe d'une salle des Thèmes de Julien; le plan, l'élévation et la coupe de la grande salle du Palais de Justice; le plan du Palais du Sénat, l'élévation côté de la rue de Tournon et celle côté du jardin; le plan et les deux façades du Palais du Corps Législatif; le plan du Palais-Royal et galerie du côté du jardin, et son élévation côté de la rue Saint-Honoré; l'Hôtel-de-Ville; le plan et les deux élévations du Palais de la Légion d'honneur; le plan et l'élévation du Palais des Beaux-Arts.

On souscrit à Paris, chez C. P. Landon, rue de l'Université, n° 19, vis-à-vis la rue de Beaune; et dans les départemens, chez les principaux libraires et directeurs des postes.

AU RÉDACTEUR.

Monsieur,

Je vous prie de vouloir bien prévenir MM. vos lecteurs, que je compte publier sous peu la traduction latine du Code de Commerce, décrété le 10 septembre 1807, et qui, ainsi que le Code Napoléon, va devenir sans doute celui des Nations commerçantes, alliées et amies de l'Empire français.

J'ai l'honneur de vous saluer.

MAILLET, de la Société des sciences et arts, et professeur au Lycée de Rennes.

AVIS.

Huit beaux orangers, dont les tiges ont 18 à 24 pouces de circonférence: 3 à 5 pieds de hauteur au-dessous du bouquet; dans leurs caisses en chêne, neuves, de 3 pieds et plus de largeur, armées de fortes bandes et crochets en fer.

S'adresser à M. Chevalier, jardinier, grande avenue de Thiais, à Choisi-sur-Seine.

MUSIQUE.

Polonaise chantée par M^{me} Rolandeau dans *Amour et Mauvaise-Tête*, opéra comique en trois actes, paroles de M. Alexis, musique de Pacini. Prix, 2 fr. 50 cent.

Air chanté par Chenard. Prix, 2 fr. 50 cent. Le tout avec accompagnement de piano ou harpe, au magasin de musique de M. Momigni, boulevard Poissonnière, n° 20.

En attendant la partition et les parties séparées.

LIVRES DIVERS.

Elémens d'histoire militaire, contenant toutes les notions nécessaires à l'intelligence de l'histoire militaire des peuples, avec un précis historique et chronologique des guerres qu'ils ont entreprises ou soutenues depuis l'ère des Olympiades jusqu'au traité de Tilsitt; par M. Chantreau, professeur d'histoire près l'Ecole spéciale impériale-militaire, avec des planches en taille-douce, représentant les diverses espèces d'armes, machines de guerre, etc. Vol. in-8°. d'environ 800 pages.

Prix broché, 7 fr. 50 cent. pour Paris, et 9 fr. franc de port.

A Paris, chez Amable Costes, libraire, hôtel de la Rochefoucauld, rue de Seine, n° 12, faubourg Saint-Germain.

On trouve chez le même libraire, la dernière édition de la géographie moderne, par Nicole de la Croix, adoptée pour les Lycées. Deux forts volumes in-12, avec des cartes. — Prix, 7 fr. 50 cent. broché.

Recherches sur les origines celtiques, principalement sur celles du Bugey, considéré comme berceau du Delta celtique; par Pierre J. J. Bacon. Deux vol. in-8°, avec dix figures en taille-douce.

Prix pour Paris, 10 fr., et 13 fr. franc de port par la poste.

A Paris, chez Arthus-Bertrand, libraire, acquéreur du fonds de Buisson, rue Hautefeuille, n° 23.

Mémoires historiques et Anecdotes des reines et régentes de France; nouvelle édition, revue et augmentée de notes et extraits tirés de l'*Atlas historique* de A. Lesage; 6 vol. in-8°.

Prix, 30 fr., et 37 fr. 50 cent., franc de port par la poste.

A Paris, chez Sourdou, rue de la Jussienne, n° 15, où l'on trouve l'*Atlas historique* de A. Lesage; prix, papier fin, 136 fr. 50 cent.; papier ordinaire, 106 fr. 50 c. La Mappemonde historique, l'Europe en 1808, et l'Allemagne en 1808; prix, papier fin, 5 fr. chaque, et 4 fr. papier ordinaire.

C'est une des faces latérales de notre histoire, une longue galerie où l'on trouve rangées symétriquement toutes les reines et régentes de notre monarchie, ainsi que toutes les femmes illustres par la faveur de nos rois.

Cet ouvrage amuse, intéresse et convient surtout aux femmes, auxquelles il offre une instruction tout à la fois agréable et facile. Il n'a pas été imprimé depuis 1776. Sa rareté, le goût du moment pour les lectures historiques, le piquant de celle-ci, ont décidé sa réimpression.

COURS DU CHANGE.

Bourse d'hier.

EFFETS PUBLICS.

Cinq pour 100, du 22 mars 1808... 86 fr. 10 c.
Idem, jous. du 22 sept. 1808... 83 fr. 65 c.
Act. de la B. de Fr. j. du 1^{er} janv. 1810 fr. 100 c.

SPECTACLES.

Académie Impériale de Musique. Aujourd'hui, *Aristippe*, et *Psyché*.

Théâtre Français. Les comédiens ordinaires de S. M. l'EMPEREUR, donneront aujourd'hui, *l'Homme à bonnes fortunes*, et les *Fourberies de Scapin*; M. Arnaud continuera ses débuts.

Théâtre de l'Impératrice, rue de Louvois. Les comédiens ordinaires de S. M. donneront aujourd'hui, pour la clôture de la comédie à ce théâtre, la 3^e repr. de *l'Etourdie*, ou la Coquette sans le savoir, le *Volage*, et *M. Beaufrère*. — Dans les premiers jours de la semaine prochaine, l'ouverture du Théâtre de l'Impératrice à l'Odéon.

Théâtre de l'Opéra-Comique. Les comédiens ordinaires de S. M. l'EMPEREUR, donneront aujourd'hui, *Mlle de Guise*, et....

Théâtre du Vaudeville, rue de Chartres. Aujourd'hui, *Rien de Trop*, *Pauline*, et *Alequin* à Alger.

Théâtre de la Gaîté, boulevard du Temple. *Peau-d'Ane*, et la *Famille des Jobards*.

Ambigu-Comique, boulevard du Temple. Aujourd'hui, *l'Homme à trois Visages*, et les deux *Siatues*.

Salle Montansier. Aujourd'hui, la grande voltige par un singe, les chiens savans; les exercices au bénéfice de l'instructeur des chiens et singes.

Cirque Olympique de MM. Franconi fils. Aujourd'hui, Grands exercices d'équitation, et les Quatre Fils Aymon. — En attendant l'Equitomanie, folie équestre.

Théâtre du Marais, rue Culture-Sainte-Catherine. L'ouverture le 18 juin, par la grande danse voltige, tours d'adresse, d'agilité, etc., et la *Bataille de Friedland*.

Panorama. Les vues d'Amsterdam, et de Boulogne, sont exposées dans les deux rotondes du boulevard Montmartre, depuis dix heures du matin jusqu'à six. — La vue de Naples est exposée dans une 3^e rotonde. — Prix d'entrée, 2 fr. chaque.

Panharmonicon, rue du Lycée; près le Palais-Royal, l'entrée par la Cour des Fontaines, n° 1^{er}, Concert les dimanche, lundi, mercredi et vendredi, à neuf heures du soir.

Tivoli, Chaussée d'Antin, rue Saint-Lazare. Fête champêtre. A quatre heures, les Jeux, Courses sur l'eau. A cinq, les Spectacles, le prix du Dragon. A six, Fanfare, Sérénade, Concert, Danses, Expériences de M. Préjean, Vue pittoresque et mécanique de M. Dupont, Opticographie de M. Gadbois, Expériences de M. Olivier, Premier début sur la corde par M. Godeau; exercices de MM. Forioso, Ponte, Longuemare; M^{me} Forioso, sœur. Feu d'artifice repré. l'Ascension de M. Forioso, le départ des Chauves-Souris pour le Bengale. — Les Fêtes ont lieu, sans interruption, les dimanche et jeudi, eu égard au vaste salon; les lundi des Fêtes champêtres. — Le Jardin est ouvert tous les jours, à 5 heures du matin, pour la promenade journalière. Le restaurateur a des cabinets particuliers. — Mardi 21 juin, la 1^{re} des quatre grandes Fêtes extraordinaires; première ascension nocturne à balon lumineux, par M. Garnerin.

Cabinet de Physique et de Fantasmagorie de M. Le Breton, rue Bonaparte, à l'ancienne Abbaye Saint-Germain, vis-à-vis la poste aux chevaux. Ce Cabinet est ouvert tous les mercredi, vendredi et dimanche, à sept heures du soir, à huit les expériences de physique, à neuf la fantasmagorie. — On terminera par un orage, et la danse des sorciers. — Prix, 3 fr., et 1 fr. 50 cent.

Galerie des chefs-d'œuvres de l'architecture des différens peuples, rue de Seine Saint-Germain, n° 8. — Cette collection, unique dans son genre, exécutée en modèles sous la direction et d'après les dessins de L. F. Cassas, auteur des Voyages d'Istrie, Dalmatie, Syrie, Phénicie, Palestine, etc. est ouverte tous les jours au public depuis 10 heures jusqu'à 4. — Prix d'entrée, avec la feuille explicative, 1 fr. 50 c.

A Paris, de l'imprimerie de H. Agasse, propriétaire du *Moniteur*, rue des Poitevins, n° 14.